

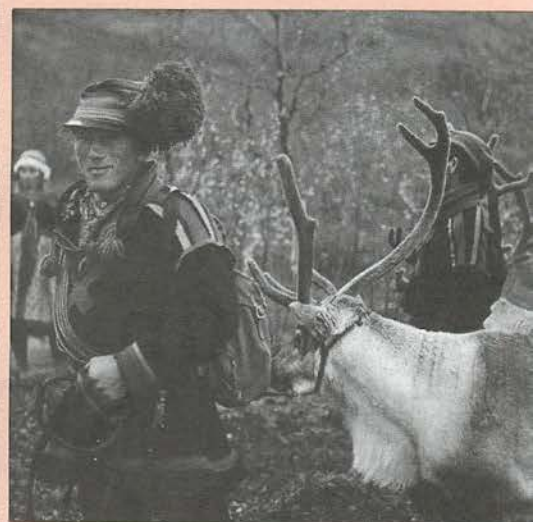
TRIBUNE DE GAUCHE

changer



DEVELOPPEMENT :

**Deux volontés
deux réalisations**



Ces minorités méconnues

**LES SAMIS
DU GRAND NORD**

**MARIE
OU LA FETE DES MERES**
par Hélène Guisan-Démétriadès



*Les grandeurs
et les servitudes
des métiers de la terre*

sous le pas d'un cheval

*Propos
d'un agriculteur
au fil
des saisons*

Philippe Schweisguth

Tome 2

Le deuxième
recueil
des billets de
Philippe Schweisguth
publiés par
« La France agricole »
vient de paraître

*En vente
à nos adresses
FF 38 Fr.s. 12.-*

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain, Marcel Seydoux.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.
Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 60 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 450 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 68 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 75 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 30 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 3 750 francs CFA (abonnement avion) ou 3 400 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Enfin la cassette du spectacle...

un soleil en pleine nuit

Michel Orphelin
Seize chansons de Kathleen Johnson
et l'essentiel du texte de Hugh S. Williams

FF 40 ; Fr.s. 15.-

A commander à nos adresses

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Désinformation

« Elles ne peuvent enregistrer d'informations que sur elles-mêmes. C'est-à-dire qu'elles peuvent vivre et se reproduire, mais qu'elles ont perdu toutes les informations concernant l'ensemble dont elles font partie. Elles se développent, mais elles ne connaissent plus la place, la fonction ni les limites qui devraient être les leurs au sein de l'organisme d'ensemble. »

On croirait lire l'analyse du comportement des individus au sein de notre société occidentale faite par un savant venu d'une autre planète, mais il s'agit en fait de la description, par le cancérologue F. Vester, des cellules cancéreuses dans un organisme vivant.

L'analogie avec ce qui se passe dans notre société n'en reste pas moins frappante : le

comportement de ces cellules victimes de dégénérescence n'évoque-t-il pas notre égocentrisme, notre incapacité à limiter notre consommation, notre refus de voir les besoins d'ensemble de la société et d'occuper notre place au service d'autrui ?

Heureusement que les cellules de la société – les individus – ne sont pas prisonnières d'un déterminisme aveugle ni des tares et ruptures qui conduisent à la croissance incontrôlée et à la destruction !

Quant à ces « informations » qui relient chaque cellule à l'ensemble, ne sont-elles pas à la portée de tout être humain qui se met à l'écoute du monde et de sa voix intérieure ?

Chaque homme, chaque

femme a son libre arbitre. Chacun peut, au prix de décisions qui changent sa façon de vivre, mettre un terme au processus destructeur et enclencher le processus de renaissance qui est inscrit dans la loi de la vie.

Méridien

PHOTOS : Ambassade de Suède, P. Flood : pp. 1, 10 ; K. Wästfelt : p. 10 ; Per Ola Utsi : p. 11 ; Hallings Foto, Ostervund : p. 11 ; Himmat : pp. 6, 7 ; M. Koechlin : pp. 4, 5 ; E. Stallybrass : p. 14 ; B.I.T. : p. 1 ; K. Noble : p. 3.

A nos abonnés

L'inflation des coûts en France nous oblige à une hausse de nos prix. Nous le regrettons, mais ne pouvons échapper à la loi générale. A partir du mois de juin, le numéro et l'abonnement annuel passeront respectivement en France de 5 à 6 F et de 60 à 70 F ; en Belgique de 45 à 50 FB et de 450 à 520 FB. Les prix des autres pays par voie normale et aérienne suivront le mouvement. En revanche, étant donné l'appréciation du franc suisse, les prix en Suisse demeureront inchangés pour le moment.

Le général Lesaffre

Après avoir fêté, en excellente santé, son centenaire au milieu de sa famille et de ses nombreux amis en février dernier, comme nous l'avons relaté dans notre dernier numéro, le général Lesaffre, de Bruxelles, a été emporté, le 29 mars, par une infection qui s'était déclarée au début du mois. Sa famille, à qui nous présentons toute notre sympathie, nous écrit : « Jamais sa sérénité et son humour n'ont été altérés et c'est au cours d'une visite qui lui causait une grande joie qu'il s'en est allé tout à coup, les siens étant présents. »

A TRAVERS CHAMPS

Epines

C'était au milieu d'avril et, comme d'habitude pendant la Semaine Sainte, le temps s'était refroidi... On dirait que la nature se rappelle en frissonnant et commémore mieux que nous la trahison de Judas, la lâcheté de Ponce Pilate et la soif de vengeance des notables envers celui qui dénonçait leur hypocrisie.

Chez nous, après un mois de mars assez doux, qui avait reverdi les blés et les prés, un âpre vent de nord-est bloquait la végétation... « Quand l'épine noire fleurit, nous dit la longue expérience de notre chère voisine, c'est toujours signe de froid ! »

Quant à l'aubépine, elle fleurira plus tard mais elle montre déjà ses premières feuilles et décore d'un pastel léger la lisière sombre du bois.

Quelle sorte d'épine, blanche ou noire, avait bien pu servir à tresser la couronne dérisoire du Christ bafoué par les soldats ?

Question bien dépassée aujourd'hui puisque dans les prétoires et les prisons de tant de nations du monde, la simple épine ne fournit plus un martyr suffisant. Pour punir ceux dont les convictions ou la foi dérangent les pouvoirs établis, il n'y a pas d'autre moyen que la torture des corps puisque la dictature, qui ne veut pas et ne sait pas changer les esprits et les cœurs, n'attend que la soumission.

Philippe Schweisguth



Ce monde que Dieu nous confie, l'ouvrage de Charles Piguet et Michel Sentis (1) vient d'être publié en anglais sous le titre « The World at the Turning » par les Editions Grosvenor Books. Notre photo : les auteurs en train d'être interviewés par un journaliste de la L.B.C., une station de radio indépendante couvrant toute la région londonienne.

(1) Ce monde que Dieu nous confie, Rencontres avec le Réarmement moral, aux Editions du Centurion. En vente en librairie et à nos adresses.

DEVELOPPEMENT

L'eau pour tous

par Philippe Schweisguth

Développer un pays, cela veut dire parfois sortir des chemins battus, prendre du recul par rapport aux filières professionnelles qui assureraient carrière et fortune, et cela afin de mettre d'autres hommes en mouvement, leur permettre d'assumer pleinement leur dignité humaine.

C'est ce qu'ont fait les deux Indiens dont nous présentons ici les réalisations. Leurs chemins sont fort différents, mais les résultats obtenus montrent ce que peuvent accomplir des hommes qui paient de leur personne pour servir les plus déshérités.

L'Etat du Maharashtra, capitale Bombay, est un peu plus étendu que la France et peuplé de quelque soixante-dix millions d'habitants, le dixième de la population actuelle de l'Union indienne. En dehors de la zone côtière de la mer d'Oman, bien arrosée par la mousson, la plus grande partie du territoire est frustrée de ses pluies par la barrière montagneuse des Ghâts occidentaux.

C'est le cas notamment des plateaux ondulés qui s'étendent à l'est de Pune où le total des pluies annuelles ne dépasse pas 400 millimètres et ne s'échelonne que sur deux mois, juin et juillet.

Là où une source ou un ruisseau suffisent aux besoins domestiques, à l'abreuvement de la vache ou de la paire de bœufs, à une mini-culture irriguée, une famille peut survivre. Plus loin du point d'eau, les femmes doivent faire parfois des heures de marche pour aller remplir leurs jarres.

La grande sécheresse qui a sévi dans cette région fragile en 1971-72 a forcé nombre de familles paysannes à vendre leur bétail et à se réfugier près des villes. Comme les favelas du Brésil, les bidonvilles de Bombay ou de Pune sont des agglomérations de sinistrés de la sèche-

resse qui n'ont plus d'autre espoir qu'un peu de travail ou de mendicité en ville.

V.B. Salunké est un industriel de Pune qui fabrique des appareils de mesure. Il est fils de paysan mais sa réussite professionnelle ne lui a pas fait oublier les conditions de vie précaires de son village natal. C'est ce qui le distingue de beaucoup de Français, nés dans des familles paysannes, qui s'efforcent souvent de faire oublier leur origine rurale et se désintéressent de leur village natal, sauf parfois pour y faire étalage de leur réussite sociale pendant leurs vacances. La grande misère de 1972 a poussé Salunké à mener une véritable croisade pour développer dans sa région une pratique de l'irrigation adaptée aux ressources en eau récupérable, financièrement réalisable, et capable d'assurer au plus grand nombre possible de familles paysannes un niveau de vie et de production capable de les fixer à la terre.

L'Etat, lui, n'avait pas trouvé d'autre remède à la grande sécheresse que de distribuer aux paysans quatre roupies par jour pour casser des cailloux en vue de la construction future de routes... Les monceaux de cailloux cassés sont toujours là, inemployés. Nous les avons vus !

Salunké, lui, songeait à retenir les eaux

de la mousson pour les utiliser à longueur d'année. Le procédé le plus simple et le mieux adapté à une région riche en main-d'œuvre et dépourvue de capitaux consistait à barrer par une digue de pierre et de terre le point bas d'un « bassin versant » assez étendu pour que les eaux de ruissellement fournissent une réserve suffisante pour la surface à irriguer. La levée de terre n'étant pas étanche, l'eau « percole » au point le plus bas et elle est reprise, dans un puits creusé en aval, par une pompe électrique qui alimentera le réseau d'irrigation.

Comme une oasis

Naturellement, il faut d'abord obtenir du gouvernement la construction d'une ligne électrique et il faudra qu'une femme menace les autorités d'une « marche sur Bombay » pour obtenir satisfaction !

Par ailleurs, Salunké sentait bien qu'il devait payer de sa personne et que les bons conseils ne suffisent pas pour déclencher une révolution – fût-elle agricole. Pour faire un essai pratique, il loua 16 hectares de terre appartenant au temple du village de Naigaon et recruta une quinzaine d'hommes pour faire de cette terre inculte une ferme pilote irriguée. Pour mener à bien cette expérience il fallait des capitaux. Salunké sut intéresser à son projet des collègues industriels avec lesquels il fonda une association fournissant la base financière de l'opération.

Outre la construction de la digue et du puits, il fallait niveler le terrain cultivable en une série de parcelles horizontales échelonnées en terrasses et le fertiliser. Tout ce travail a été réalisé à bras d'hommes et de femmes et on peut imaginer les millions de corbeilles de terre transportées par les femmes du village. Travail de fourmis, très semblable sans doute aux premiers aménagements ruraux de l'Europe occidentale au début de l'ère chrétienne.

Pendant la semaine que nous avons passée à Pune après le « Dialogue sur le



« Nous voulons être fermiers », ont dit à l'auteur de l'article Philippe Schweisguth, ces jeunes Indiens photographiés avec lui au bord d'un champ de millet.

développement » de Panchgani. le Néo-Zélandais Alan Porteous nous a pilotés dans un minibus jusqu'au village de Naigaon où nous avons passé une journée de fête (1).

Nous avons vu la ferme de Salunké, comme une oasis dans le désert : une parcelle de blé en épis qui pouvait promettre peut-être quarante quintaux à l'hectare, des petits pois en fleurs superbes, du « jowar », le millet indien, haut de 2,50 m, alors qu'en culture sèche il n'atteint pas 1 mètre, et une treille de raisin de table sans pépins qui portait d'énormes grappes. Et puis, dans le haut de cette ferme-bijou, un terrain plus pierreux où sont plantés des arbres, ces arbres dont l'Inde a tant besoin !

Oignons roses et saris

Nous étions accompagnés dans la visite par trois gamins du village. « Qu'allez-vous faire dans la vie ? » L'aîné étudie la mécanique à Bombay, mais ses deux petits copains, superbes dans leurs pantalons blancs, m'ont répondu fièrement qu'ils seraient fermiers !

Pourtant, pour réaliser cette oasis de prospérité au milieu d'un demi-désert, et pour que les villageois voisins y croient, Salunké n'a pas hésité à venir habiter la petite maison de sa ferme pendant quatre ans, avec sa famille et en mettant ses enfants à l'école du village. Il lui fallait plus d'une heure et demie, par une piste et de mauvais chemins, pour aller travailler à Pune.

Deux ouvriers de la ferme de Salunké au bord du champ de blé. A l'abri du soleil, un jeune plant de cocotier.



La démonstration réussie, il restait à la multiplier. L'offre faite à des paysans voisins de réaliser chez eux un système d'irrigation analogue, aux frais de l'association et avec l'aide de l'Etat sur laquelle on pouvait compter, n'avait persuadé personne. Par contre, quand Salunké proposa un plan d'investissement comportant une participation aux dépenses d'aménagement de 20 % à la charge des intéressés, l'association versant 40 % et l'Etat 40 %, toutes les hésitations tombèrent. Cette fois, l'irrigation du village devenait l'affaire des villageois. L'aide de la ville ou de l'Etat restait une aide mais n'était plus une dépossession morale.

Et pourtant, nous nous sommes demandé ce que ces gens si démunis avaient pu réussir à vendre pour payer leur quote-part.

Nous avons pu visiter aussi un hameau transformé par l'eau, avec un robinet sur la petite place entre les logis des familles, sauvées pour toujours de la sécheresse. De magnifiques récoltes d'oignons roses étalés sur le sol sec... et sur les lits d'oignons

séchaient les saris lessivés grâce à l'eau du robinet.

Au retour, et une fois sur la grand route qui nous ramenait à Pune, Alan vire dans la cour d'une construction moderne – coopérative agricole peut-être – et nous voilà introduits dans une grande salle où une trentaine de chefs de village, superbes dans leurs *dhotis* blancs, sont assemblés pour la réunion hebdomadaire des *Panipanchayat*, les « conseils de l'eau ». Grâce à la double traduction français-anglais-maharathi, nous avons pu leur dire que leur réunion nous ramenait à l'ambiance familière des groupes d'agriculteurs qui se réunissaient en France après la guerre, pour donner une nouvelle impulsion à une agriculture figée par cinq ans de conflit et d'occupation militaire.

Une fois de plus, l'universelle fraternité paysanne abolissait les frontières et les distances, grâce à ce tenace Salunké, l'homme qui a su mettre l'eau du ciel au service des communautés villageoises d'un pays déshérité.

(1) Voir *Changer* n° 125 (Mars 1982).

Il a choisi les plus déshérités

Entretien avec le D^r Amit Mukherjee

Hier, les villages dispersés dans la brousse des régions retirées de Hazaribag, dans la province du Bihar, comptaient parmi les plus pauvres de l'Inde. Aujourd'hui, la découverte et la mise en exploitation de gisements de charbon à ciel ouvert donnent à cette région une intense activité : d'énormes capitaux y ont été investis, des voies ferrées construites et un intense trafic de camions vient désormais troubler l'atmosphère pure et paisible de cette contrée.

Pour les populations indigènes, cela signifie une rupture dans leur rythme de

vie et dans leur type d'activités, l'assèchement de puits dû à l'infiltration de l'eau dans les mines et surtout des déplacements de population.

La direction de l'une de ces exploitations minières a pris l'initiative de mettre en place des activités socio-éducatives pour les villageois, en espérant établir des relations cordiales et directes entre les responsables de la mine et les villageois eux-mêmes. Le D^r Mukherjee se trouve parmi ceux qui ont conçu et mis en place ces programmes.

Nous l'avons interrogé lors du *Dialogue*

sur le développement tenu au centre international du Réarmement moral de Panchgani au mois de janvier dernier.

Changer : Comment le jeune médecin que vous êtes en est-il venu à travailler au sein d'une exploitation minière dans une région si isolée ?

Amit Mukherjee : Après la fin de mes études, j'ai trouvé un emploi comme médecin dans un grand hôpital de Berlin, où j'étais venu pour un bref séjour. Six mois plus tard, la pensée très claire m'est venue de retourner dans mon pays pour

être là où les gens ont le plus besoin de moi. Ce fut une bataille intérieure. Vu les conditions de travail et les avantages matériels, il était très tentant de rester. Mais cette idée revenant constamment, je me suis établi à Jamshedpour où mes parents avaient construit une maison et où ils souhaitaient m'avoir près d'eux. J'ai trouvé une bonne situation dans un grand hôpital de la ville. C'est après avoir bien fait mon trou à Jamshedpour que, de façon tout à fait inattendue, l'offre de travailler dans une exploitation minière à 400 km de là, en pleine jungle, m'a été faite. A nouveau, la décision n'a pas été facile. Mes parents prenaient de l'âge. C'était ma responsabilité de fils aîné de m'occuper d'eux. Il fut très difficile de les convaincre.

D'autre part, deux offres d'emploi parallèles m'avaient été faites : l'une à Jamshedpour, l'autre par les pouvoirs publics à Delhi, ce qui aurait représenté un gros salaire.

De plus, j'avais commencé une formation de chirurgien et partir dans la jungle impliquait l'interruption de cette formation. Enfin, il me fallait quitter mes amis, mon club et une vie urbaine confortable pour des conditions de vie sans confort ni moyens de communication avec l'extérieur.

- Quel a été l'élément décisif ?

- Si j'avais pu quitter l'Allemagne pour revenir à Jamshedpour, je pouvais aussi quitter Jamshedpour pour les villages, là où l'on avait le plus besoin de moi. C'était une pensée forte, insistante.

En fait, n'arrivant pas à me décider tout à fait, je suis venu à Panchgani pour réfléchir dans cette atmosphère si propice à la méditation et parce que je savais y trouver des amis de bon conseil. C'est ici que la clarté s'est faite, il y a un an.

- Qu'allait-être alors votre tâche ?

- La compagnie ne me voulait pas seulement comme médecin, mais comme créateur et administrateur d'activités sociales pour environ quinze villages ayant entre 100 et 2 000 habitants. Tout était à faire. Nous étions deux, tout à fait inexpérimentés en ce qui concernait les tâches administratives. Nous avions carte blanche pour utiliser les sommes importantes qui nous étaient allouées.

- Comment vous y êtes-vous pris ?

- Quand nous sommes arrivés, les relations entre les villageois et la direction de la mine étaient vraiment désastreuses. La mine étant en pleine expansion, il était devenu nécessaire de déplacer des villages pour ouvrir de nouvelles mines et cela a

provoqué beaucoup d'hostilité. L'année qui a précédé notre venue, les villageois ont coupé huit fois la seule piste qui relie le cantonnement au monde extérieur. Notre première démarche fut donc d'essayer de gagner leur confiance, de leur faire comprendre que nous n'étions pas là pour leur faire avaler la pilule, mais que l'on se souciait réellement d'améliorer leurs conditions de vie.

Cela n'a pas été facile : nous avons reçu des menaces et il y a eu beaucoup d'incidents. Aujourd'hui, ils nous acceptent comme l'un des leurs. Etant donné leur état de misère, notre première tâche a consisté à améliorer leurs conditions de vie et à nous attaquer au problème de l'analphabétisme.

Notre préoccupation était de trouver les réelles priorités pour utiliser nos moyens financiers de la meilleure façon possible.

- Concrètement, comment peut-on amorcer le développement d'un village ?

- Nous avons élaboré toute une série de projets. Commençons par le programme d'éducation : dix-sept écoles primaires ont été ouvertes : on a formé des enseignants qui parlent le dialecte local. On a commencé à construire des locaux - six sont terminés - qui servent d'école le matin et de centre communautaire le soir.

Ce que l'on essaie de transmettre aux enfants par ces écoles, plus que des connaissances, c'est le sens de la discipline : en les obligeant à venir à une heure précise chaque jour et à être assidus en classe pendant plusieurs heures de suite, on rompt leurs habitudes totalement anarchiques qui, si elles font partie de leur culture, n'en sont pas moins une des

causes essentielles de leur dénuement total. Cela a été très difficile au début : le maître devait aller les chercher dans les villages : mais ces enfants ont acquis peu à peu le sens de l'effort et de la discipline. On songe maintenant à créer, en association avec les pouvoirs publics, une école bilingue d'un niveau supérieur.

Deuxièmement, nous avons mis en place un programme complet de soins médicaux préventifs et curatifs. Ainsi quatre mille enfants ont été immunisés contre la tuberculose, le choléra, le tétanos, etc. Certains enfants sont aveugles par manque de vitamines. Nous avons donc mis en place un programme de nutrition complémentaire à base de lait et de constituants sucrés pour six cents enfants : enfin un programme de planning familial est en cours. Nous avons envoyé quatre femmes à Jamshedpour pour leur donner une formation de sage-femme. Jusqu'à présent, dans certains villages, lors d'un accouchement, le cordon ombilical était coupé à l'aide d'une flèche, ce qui donnait souvent lieu à des complications.

Ensuite, des projets pour amener l'eau potable ou construire des routes d'accès aux villages isolés ou aménager des terrains de jeux ont été réalisés ou sont en cours de réalisation. Parfois les villageois font eux-mêmes le travail et nous nous chargeons de leur rémunération.

- Des terrains de jeux ?

- Oui, le jour où nous leur avons donné le premier ballon, toute la population, anciens, adultes et enfants se sont mis à jouer de 8 h du matin à 5 h de l'après-midi, jusqu'à en faire éclater le ballon, qu'ils nous ont aussitôt demandé de remplacer ! Ces activités de détente leur



Au retour d'une visite en ville, Amit Mukherjee (3^e à gauche) et son associé s'arrêtent dans un village.

ont permis, dans un premier temps, de rompre avec leur inactivité totale du matin au soir.

On trouve dans cette région les membres d'une tribu en voie de disparition. Ils sont environ cent cinquante, derniers survivants d'une race qu'on appelle communément les « hommes de la jungle ». J'ai été très secoué en découvrant leurs conditions de vie. Encore aujourd'hui, ils ne portent pratiquement pas de vêtements et vivent dans des huttes de branchages. Vous pouvez imaginer ce qui se passe quand il pleut et lors des grands froids que connaît cette région en hiver. Les pouvoirs publics leur avaient construit des habitations en dur. Mais ils n'y sont pas restés, préférant leur vie de nomades. Nous leur avons fait construire des maisons eux-mêmes, en les incitant à les faire un peu plus grandes que leurs huttes et à utiliser des pierres et de la boue, conscients qu'ils n'étaient pas prêts à accepter des briques et du ciment. Sachant qu'ils devaient abandonner la chasse pendant les jours de construction, nous avons offert de les payer pendant ce temps-là.

Pour leur fournir des revenus, nous leur avons appris à fabriquer les paniers en jonc qui servent à transporter le charbon dans les mines, étant convenu avec les responsables de la mine que ces paniers leur seraient achetés au prix du marché. Les paniers s'usant et devant être remplacés, la pérennité du marché est assurée pour des années.

Nous leur avons aussi fourni des chèvres et des poules pour qu'ils aient du lait et des œufs et en vendant une bête ou deux par an, de quoi acheter quelques biens essentiels.

Enfin, on a commencé un programme de reboisement (15 000 arbres déjà plantés, dont 4 000 arbres fruitiers). Il a aussi fallu protéger les arbres contre les animaux ou les villageois à la recherche de bois pour le feu. Après l'été, nous saurons si l'opération a des chances de réussir.

- Où avez-vous puisé toutes vos idées ?

- Nous sommes deux : nous n'avons pas de charges de famille et nous habitons depuis un an une chambre commune dans une pension ; je crois que cela a beaucoup aidé à notre travail d'équipe, qui n'aurait jamais été possible autrement. Mon collègue se sent très concerné par le bien-être de ces villageois, car quoique n'étant pas de la région, il a passé son enfance dans un village.

Nous avons également formé des comités de village de quinze membres chacun, vieux, adultes et enfants, pour que toutes les opinions soient représentées. Ce sont eux qui sont responsables de l'exécution. Ils doivent sentir que c'est leur affaire et

non quelque chose qu'on leur impose. On a atteint le point où ils sont demandeurs, alors qu'au début nous devions constamment leur faire des propositions.

Cependant, j'ai le sentiment qu'il y aurait beaucoup plus à faire.

- Vous avez eu de gros moyens financiers pour accomplir tout cela. Ne créez-vous pas une certaine dépendance ?

- C'est vrai. Nous souhaitons que les villageois arrivent à se prendre en main pour ne plus dépendre du soutien de la mine. Je ne sais pas si nous y arriverons, mais notre but est de les élever au moins jusqu'à ce stade-là. Alors beaucoup d'espoirs nous seraient permis.

- A vous entendre, tout semble avoir été assez facile.

- Cela n'a pas toujours été le cas. Moins de deux mois après notre arrivée, il y a eu une confrontation directe. La piste menant au cantonnement fut à nouveau coupée par des villageois en colère parce qu'ils s'estimaient trompés par les responsables de la mine. Ils attaquaient tout véhicule avec arc et flèches, lances et cailloux. Nous revenions ce jour-là d'une tournée médicale dans un village éloigné. A un kilomètre du cantonnement, nous fûmes arrêtés par d'autres villageois qui, craignant pour nous, nous conseillèrent de faire demi-tour et d'attendre que la situation se calme. Nous avons arrêté le jeep et avons réfléchi quelques instants à ce qu'il convenait de faire. Nous avons tous deux pensé qu'en dépit de la tension, nous devions continuer notre chemin. Nous descendîmes la piste lentement. Quand ils virent notre jeep approcher, ils se mirent à crier et à gesticuler. Mais, alors que nous nous approchions, leurs chefs nous reconnuèrent et nous laissèrent le passage. Nous nous arrêtâmes au milieu du groupe, sortîmes de la jeep pour nous informer de la situation, immédiatement entourés de ces hommes armés d'arcs et de flèches. Ils nous racontèrent les incidents qui avaient provoqué leur colère. Nous avons parlé avec eux pendant deux heures, leur promettant d'organiser une rencontre avec les responsables de la mine afin que leurs revendications soient entendues. Ils acceptèrent de réouvrir la piste.

Cette même nuit, malheureusement, des politiciens locaux incitèrent les villageois à la violence. Ils vinrent à plus de deux cents armés de flèches et de torches enflammées autour du club où les administrateurs de la mine assistaient à une projection de film. Une fois de plus, nous réussîmes à intervenir et à apaiser les esprits. Le lendemain, nous avons organisé une rencontre prévue entre les chefs du village et les responsables de la mine.



La confection de paniers en bambou est une activité courante dans les villages.

Heureusement, le directeur de notre mine sut les écouter patiemment et recevoir avec tact leurs revendications. Ces crises ne se sont pas reproduites depuis. Tous les trois mois, une réunion semblable permet de faire le point. Les villageois peuvent s'exprimer en toute liberté.

Je dois aussi parler de mes propres erreurs. Trop souvent, je réagis violemment ou je m'affronte à ceux qui ne font pas les choses comme je l'entends. On a parfois eu des situations très tendues. C'est souvent après coup, en prenant du temps pour y réfléchir, que j'ai pris conscience que j'avais tort d'exploser ainsi, que je devais apprendre à me contrôler, à comprendre l'autre, le pourquoi de son attitude et à m'en faire un ami.

- Une dernière question : à quelle confession religieuse appartenez-vous et votre foi est-elle liée à votre engagement ?

- Je suis hindou ; ma foi n'est pas simple à expliquer. Disons que je vois la manifestation de Dieu dans chaque être humain et je crois que Dieu voudrait voir chacun vivre dans la dignité. Ensuite, nous avons le *karma yoga*. Pour moi cela signifie que j'ai une tâche à accomplir dans ce monde et qu'il ne m'appartient pas de me soucier des résultats. Enfin, je crois à cette distinction à faire au fond de ma conscience entre le bien et le mal, à l'écoute de la voix intérieure : c'est mon guide pour ce que je dois faire et, si je peux transmettre cela à ceux avec qui ou pour qui je travaille, j'aurai accompli ma tâche dans cette vie.

Frédéric Chavanne

DE quand date la Fête des Mères ? Qui l'a instaurée, qui a déclenché cette avalanche de fleurs et de cœurs, ce grand rassemblement de sucreries, de parfums et d'écharpes dans les devantures qui nous incitent, à dates fixes, à exprimer notre reconnaissance envers nos mères ? Les plus orgueilleuses d'entre nous, les plus décidées à repousser les manifestations de l'amour obligé ne guettent-elles pas malgré tout, ce jour-là, le mot, la carte, l'appel téléphonique qui leur diront qu'elles ne sont pas oubliées ? Telle est la pression d'une société sur ses membres.

N'est-il pas étrange qu'au temps où la maternité n'était ni consciente ni voulue, où les femmes donnaient des enfants comme le pommier ses pommes et, désirés ou non, les élevaient tous de leur mieux, aucune célébration annuelle ne venait rappeler leurs mérites et leurs vertus. Aujourd'hui, si j'ouvre le journal, j'apprends par le menu tous les moyens mis à la disposition des femmes pour n'avoir pas d'enfants. Le 8 mars dernier, lors de la Journée internationale des femmes, huit cents d'entre elles ont défilé à Lausanne pour rappeler leur droit à l'avortement. Si je tourne le bouton de la radio ou de la télévision, je vois et j'entends des femmes de 40 ans, ex-femmes au foyer, qui déclarent n'avoir commencé à vivre qu'une fois échu leur temps de servitude au sein de leur famille et qui proclament comme une libération leur retour au travail professionnel, ce travail qui, depuis des siècles, rend leurs compagnons si libres et si heureux.

Etre mère aujourd'hui

Il est vrai qu'il n'est pas facile d'être une mère aujourd'hui, cette mère idéale, sans failles ni faiblesses que tous réclament, les jeunes comme les vieux à la remorque des psychologues et des éducateurs, cette mère parfaite qui livrerait à la société des êtres tous terrains, entièrement adaptés au monde tel qu'il est.

Comment ne pas nous reconnaître et nous condamner tour à tour, nous, pauvres mères incertaines, dans chacun des types de mères incriminés, dans la mère-tyran qui régent et contrôle tout son monde comme dans la mère-esclave qui se laisse exploiter par les siens, dans la mère trop craintive qui étouffe la jeune pousse et dans la mère permissive qui ne la structure pas ? Nous sommes à la fois celles qui aiment trop ou trop peu, mal en tout cas, au vu des difficultés que rencontrent nos enfants. O Fête des Mères ! Comment répondre à ce qui nous est

MARIE OU LA F

par Hélène Gu

demandé ? Où trouver la mère idéale qui pourrait nous servir de modèle ?

Je ne l'ai découverte que bien tard. Comment a-t-elle pu m'échapper si longtemps ? Trop de mots sans doute, trop de poèmes, de peintures, d'hymnes, de cortèges, de draperies et de stucs ont masqué pour moi son humble réalité : celle d'une petite juive de Galilée, promise à un honnête artisan et à la vie la plus traditionnelle qui soit. Ce qui frappe en cette jeune fille, pareille au départ à tant d'autres, c'est son extraordinaire disponibilité à l'exceptionnel, son oui immédiat et total à l'inconcevable, sans lequel Dieu lui-même ne pouvait rien. Ce oui est un oui qui coûte. Il ne s'agit pas d'un conte de fées, même si l'enfant annoncé est un prince. Dire oui pour Marie, c'est risquer tout ce qui compte pour une femme de son temps : amour, mariage, réputation. L'enfant bouleverse tous ses projets de vie. Joseph va-t-il la répudier ? Que deviendra-t-elle une fois rejetée ? Elle dit oui, cependant, avant même de vérifier le signe, dans la foi. En elle, le visible et l'invisible communiquent comme le fleuve et l'océan. Derrière le messager, elle perçoit Celui qui parle. Elle ne dit pas « oui à l'enfant » ou « oui à la vie », risque affreux et solitaire. Elle dit oui au Maître de toute sa vie. Qui es-tu Marie ? « Je suis la servante du Seigneur. » Elle découvre en même temps son identité et la plénitude de sa liberté. Sa reddition totale à son Seigneur la libère de toutes les contraintes qui peuvent peser sur une femme, celle du père ou du mari, de la société, des traditions, de l'opinion publique. Marie est la première femme absolument libre de l'histoire humaine, « l'Eve libérée » que chante la liturgie orthodoxe parce qu'elle ne dépend que de Dieu et des injonctions de Sa parole, perçues intérieurement. Elle libère en elle les femmes de tous les temps. Elle est sans doute aussi la première femme à se situer non par rapport à un homme, une famille ou même un pays et son histoire, mais par rapport à une totalité qui est le monde.

ETE DES MERES

n-Démétriadès

Et cependant, il n'y a pas l'ombre d'une ambition personnelle dans l'humble Marie, ni pour elle ni pour l'enfant à naître. Elle se contente d'obéir dans la vision joyeuse d'un monde à sauver. Elle donne le peu qu'elle possède, sa pureté, ses rêves de bonheur.

Je me souviens d'une femme autoritaire, toujours maîtresse d'elle-même, qui n'aimait pas les accouchements. Elle s'y sentait « dépassée, traversée par une force étrangère ». Marie s'est laissée traverser par l'Esprit comme une vitre par un rai de lumière. Peut-être est-ce l'expérience la plus précieuse que les femmes ont à transmettre. Ce qui est essentiel ne nous appartient pas, la vie, l'amour, la beauté, la grâce de Dieu ne sortent pas de notre propre fonds, ne sont pas les fruits de notre effort. Bienheureux sommes-nous, si parfois leur souffle nous traverse.

Dépossession

Certaines femmes d'aujourd'hui s'écrient : « Mon ventre est à moi. » Elles s'indignent qu'on leur refuse le droit de vie ou de mort sur ce qui s'y trouve. C'est vrai, notre corps est à nous, mais la vie qui y a pénétré, qui se nourrit de notre substance à nos dépens, ne nous appartient pas et l'enfant non plus. Difficile dépossession qui devrait commencer à la naissance et que nous repoussons jusqu'à notre dernier souffle.

Marie n'a jamais agi comme si son enfant lui appartenait. Elle ne l'a ni poussé par ambition ni retenu par peur. Elle aurait pu vouloir « l'aider » à devenir lui-même, un Messie selon sa propre compréhension et celle des hommes de son époque, un libérateur des occupants romains. Elle n'est pas intervenue. Elle n'a pas tenté non plus de le protéger, de le retenir un tant soit peu pour qu'il ménage les chefs de son Eglise, pour qu'il bouscule moins fort les traditions. A l'heure du péril, elle n'a pas alerté les

amis en place de Jésus comme Nicodème, elle ne s'est pas jetée aux pieds de Pilate ou de sa femme. Elle a été là seulement, d'un bout à l'autre, présence d'amour impuissante au pied de la croix.

« A quoi bon avoir des enfants, me disait une jeune femme espagnole mariée, saine et forte, pour qu'ils souffrent pareillement ! » Elle évoquait une de ces émissions de la télévision qu'elle regardait tous les soirs avec son mari – cortège d'enfants squelettiques au ventre ballonné – pour justifier son refus de la maternité.

« Bienheureuse Marie, comblée de grâce, bénie entre toutes les femmes ! » Quel contraste entre les salutations du début et la vie qu'a eue Marie. Elle, bienheureuse ? N'y a-t-il pas malonne ? Humainement parlant, qu'a donné le Christ à sa mère ? Rien de ce que les femmes attendent de leurs enfants, mais scandale, angoisse, deuil, exil, persécution. Il n'a pas été un de ces enfants qui ne donnent que de la joie, comme on dit. La vie qui a traversé Marie l'a aussi transpercée. Le vieux Syméon l'avait dit : « Une épée te transpercera le cœur. » Elle n'a pas mis le Christ au monde pour son bonheur à elle ou son bonheur à lui.

Le chant triomphal

Bonheur, malheur. Au contact de Marie et du Christ, ces mots perdent leur sens comme des bulles percées. D'autres mots s'imposent à leur place : dessein, destin, plan de Dieu, salut. Et l'on voit Marie passer sans cesse d'un registre à l'autre, de celui des événements difficiles ou terribles qu'elle doit vivre tels qu'ils se présentent à celui de leur signification dans le plan divin. Ce sens lui est dispensé ici ou là par des signes, des rencontres, des indices qu'elle consigne, émerveillée, dans les archives de son cœur, qu'elle scrute et interroge aux heures d'obscurité.

Les faits vécus et le sens révélé se développent dans la vie de Marie comme des thèmes musicaux. Parfois ils s'épousent comme dans la nuit de Noël qui résonne d'alléluias, plus souvent ils se heurtent brutalement. L'événement étouffe le sens : un homme meurt honteusement et tout ce qu'il allait accomplir, tout ce qu'il devait accomplir ici-bas, jamais ne sera. Promesses illusoire !

Mais voilà que le chant du début, que le sens étouffé par les larmes, que les notes égarées une à une se regroupent, timides d'abord, puis insistantes, puis triomphales. La vie est plus forte que la mort, elle brise la pierre de la tombe. Les prophéties vont s'accomplir, le règne a déjà commencé. Semée dans l'instant, la vie qui nous traverse, la vie qui nous transperce a rejoint son orbite d'éternité.

Ces minorités méconnues

Les Samis du Grand Nord

Dans de nombreuses nations du monde, sous toutes sortes de régimes et de latitudes, vivent des populations autochtones qui ne sont plus majoritaires dans leur propre pays et qui éprouvent d'immenses difficultés à faire reconnaître leurs droits les plus élémentaires par les gouvernements en place. De plus, elles vivent souvent dans des conditions matérielles et sociales d'autant plus inadmissibles que les populations devenues majoritaires jouissent parfois d'un niveau de vie particulièrement élevé. Aborigènes en Australie, Amérindiens aux Etats-Unis et au Canada, Adivasis en Inde font notamment partie de ce groupe de peuples peu connus.

Au mois de juillet prochain se tiendra à Regina, dans l'Ouest canadien, une « assemblée internationale des peuples autochtones » dont les organisateurs espèrent qu'il « surgira une plus grande conscience de l'envergure mondiale de l'affirmation de leur autonomie spirituelle, politique, économique, sociale et culturelle ».

C'est dans cette perspective que nous avons demandé à un de nos correspondants suédois de présenter à nos lecteurs un de ces peuples : les Lapons – ou Samis – du grand nord européen.

Depuis des temps immémoriaux, le peuple lapon, qui préfère qu'on l'appelle le peuple sami, habite la calotte européenne, étendant son territoire au grand nord scandinave et à la presqu'île de Kola en Union soviétique. Les moyens de subsistance des Samis, sous le ciel particulièrement rigoureux et sur la terre ingrate des zones arctiques, ont été, durant des millénaires, la chasse, la pêche et, avant tout, l'élevage des rennes. Ce qui forçait les familles à mener une vie de nomades, les rennes allant chercher leur nourriture l'été dans les montagnes du nord, l'hiver dans les forêts plus au sud, où ils grattent la mousse sous la neige – une transhumance annuelle de trois cents kilomètres que les propriétaires des bêtes étaient bien obligés de suivre.

Peu nombreux – ils sont aujourd'hui 60 000 en Norvège, Finlande et Suède, plus quelques milliers, avec qui le contact est presque nul, en Union soviétique – les Samis se déplaçaient librement dans tout le grand Nord jusqu'à ce que, il y a un peu plus de deux siècles, les frontières nationa-

les des pays nordiques aient été tracées. Au fur et à mesure que ces nations se développaient, les Samis ont été repoussés dans les régions les moins favorisées et ont perdu toute possibilité de gérer leurs propres affaires. Mais, au cours des dernières décennies, leur conscience nationale s'est considérablement développée : un Conseil sami du Nord a été constitué, qui est reconnu par les gouvernements des trois pays scandinaves et qui coordonne tous les efforts visant à la mise sur pied d'une politique d'action unifiée pour l'ensemble de la population sami.

Toute l'existence des Samis tourne autour du renne. Quand celui-ci est domestiqué, il tire le traîneau traditionnel, appelé *akja*. Mais la plupart du temps, il pâture librement. Sa chair est délicieuse, ses cornes et sa peau fournissent une excellente matière première pour toutes sortes d'objets artisanaux. Autrefois, les Samis consommaient aussi son lait. C'était l'époque où les familles entières suivaient leurs troupeaux partout où ceux-ci se déplaçaient, logeant dans des huttes (les *kotas*) et transportant avec eux toutes leurs possessions. De nos jours, les Samis habitent des maisons et seuls les bergers suivent les troupeaux dans leurs migrations annuelles, en scooter des neiges, en voiture ou en hélicoptère. On ne retrouve la vie traditionnelle et les campements de *kotas* qu'en été, dans les montagnes.

Repoussés vers le nord

Même si la technologie moderne, à bien des égards, a facilité la vie de ces populations, le mode de vie qui en est inséparable constitue une menace grave pour leur culture. Dès le XVI^e siècle, les autorités suédoises ont encouragé des colons à établir des fermes sur le territoire des Samis. Ceux-ci ont été de plus en plus repoussés vers le nord. On leur laissait le droit de pâturage, mais alors il leur était interdit de cultiver la terre. Plus tard, avec le développement industriel, leur territoire



a été entamé pour la réalisation de différents projets : barrages hydro-électriques faisant disparaître les meilleurs pâturages ; méthodes modernes d'exploitation forestière détruisant la mousse dont se nourrissent les rennes en hiver ; développement du tourisme exploitant les « dernières terres sauvages d'Europe et les étranges peuplades les habitant » ; construction de routes pénétrant jusque dans les zones les plus sensibles et provoquant l'intrusion de visiteurs peu portés à respecter les Samis et les rennes ; ouverture de mines et extraction de la tourbe. Tout ceci dans des secteurs où il était pourtant prévu par la loi que les Samis seraient les maîtres et où il aurait fallu respecter leurs aspirations. Il est vrai que la loi permet aussi au gouvernement certaines dérogations au nom de « l'intérêt public ». Celles-ci sont devenues si fréquentes que l'on se demande – et les Samis les premiers – si leur mode de vie traditionnel et leur culture réussiront à survivre.

Droits civiques

Pourtant, les Samis disposent de tous les droits civiques au même titre que les autres citoyens. Ils ont en plus l'exclusivité de l'élevage du renne. Leur niveau de vie est nettement plus élevé que celui d'autres minorités indigènes dans le monde. Cela ne les empêche pas de penser qu'ils ont le droit de tout faire pour préserver l'avenir de leur communauté.

Il s'est naturellement élevé des voix pour prôner le recours à la violence. Celle-ci n'a pas été loin d'éclater, il y a un an, lors d'une manifestation de protestation contre un projet hydro-électrique sur la rivière Alta en Norvège du nord. Les manifestants samis étaient soutenus dans leur action par des écologistes venus de toute la Scandinavie et d'ailleurs. Les autorités norvégiennes avaient dû envoyer, par bateau, un contingent de 700



policiers. Après plusieurs mois de lutte, « Action du peuple », l'organisation qui se trouvait au cœur de cette affaire, a annoncé qu'elle se sabordait. Mais le nom de la rivière Alta est maintenant devenu le symbole de la lutte pour les droits des Samis dans l'ensemble de la Scandinavie.

En Suède, une décision de la Cour suprême vient de mettre un terme à une action menée depuis quinze ans par les Samis et portant sur les droits de propriété d'une certaine chaîne de montagnes. Les Samis en avaient fait un test : jusqu'à quel point le gouvernement allait-il leur concéder leurs droits, et ce, bien au-delà de leurs droits de chasse et de pâture ? Ce fut l'affaire la plus longue que la Cour suprême suédoise eût jamais traitée. Bien que les Samis n'aient pas obtenu la propriété de ces montagnes, leur organisation estime que certains des attendus du jugement les autorisent à poursuivre leur lutte sur le plan politique.

En Finlande, une assemblée sami, élue démocratiquement, est consultée avant toute décision concernant la population autochtone.

La diminution constante des pâturages à rennes force un nombre croissant de Samis à abandonner l'élevage. Des quinze mille Samis de Suède, il n'y en a plus que deux mille cinq cents qui se livrent à cette activité. Parmi les autres, ceux qui tiennent à rester fidèles à leur mode de vie traditionnel fabriquent des objets artisanaux dont la production va bien au-delà de la fabrication d'outils et d'objets usuels : c'est devenu un véritable art. D'autres trouvent à s'employer dans les mines, les chemins de fer, les hôpitaux ou l'administration. Beaucoup d'entre eux ont oublié leur langue et leurs coutumes – un processus qui est facilité par le fait

qu'il n'y a pas de différence ethnique visible entre eux et le reste de la population scandinave.

Une question d'attitude

C'est seulement depuis les années cinquante que les organisations samis ont été assez puissantes pour se faire entendre de l'opinion publique. Depuis une dizaine d'années, le gouvernement suédois, prenant conscience que la crédibilité de la Suède en tant qu'ardente avocate des droits de l'homme dans le monde serait battue en brèche si la seule monorité ethnique du pays se voyait nier le droit à la survie, s'est lancé dans une politique de défense des intérêts des Samis. Mais la volonté gouvernementale est une chose, l'application pratique dans la vie quotidienne en est une autre, car cela met en jeu les sentiments et les attitudes des individus. La façon dont certains Samis sont maltraités et ridiculisés et le mépris des fonctionnaires subalternes pour les décisions gouvernementales ont grandement contribué à donner aux Samis le sentiment qu'ils appartiennent à une race inférieure et opprimée.

« C'est à une rencontre du Réarmement moral, à Caux, que j'ai compris pour la première fois que, en tant que Sami, j'avais ma propre dignité d'homme, déclarait, il n'y a pas longtemps, Per Bertil Simma, éleveur de rennes et administrateur de l'association suédoise des Samis. Le temps est venu de lutter pour nos droits et pour notre identité, sinon nous serons des laissés-pour-compte. Et cette lutte, il faut que nous la menions dans l'honnêteté. »



La kota, hutte dans laquelle les Samis vivent durant la transhumance estivale des rennes vers le nord.

Voir fin page 13

France- Angleterre

À la fin mars, au moment même où plusieurs événements marquaient le vingt-cinquième anniversaire du Traité de Rome, qui a institué la Communauté économique européenne, une cinquantaine de personnes se sont retrouvées à Tirley Garth, dans le comté anglais du Cheshire, pour un « week-end vérité » sur les relations entre la France et la Grande-Bretagne. Parmi les Français présents se trouvait Mme Irène Laure, de La Ciotat.

Nous avons demandé ses impressions à une des participantes, Mme Barrier, de Blanc-Mesnil : « L'élément principal qui s'est dégagé pour moi de cette rencontre est l'ignorance de nos peuples l'un de l'autre. Bien sûr, l'absence de compréhension des Britanniques quant aux racines historiques de nos réactions françaises nous apparaît de façon plus évidente, mais il en est de même chez nous en ce qui concerne les liens non seulement économiques, mais aussi affectifs et presque familiaux, qui se sont tissés au fil des siècles entre la Grande-Bretagne et le Commonwealth. Nous avons abordé

ces problèmes avec une très grande franchise, non seulement dans les réunions, mais en plus petits groupes au cours des repas. Nous avons vraiment eu l'impression que nous pouvions tout nous dire. La façon dont Britanniques et Français voient certains événements comme Fachoda (dont le nom même n'évoque rien pour les Anglais), Dunkerque et Mers-el-Kébir sont comme pile et face et nos « versions » ont été simplement exprimées l'une après l'autre. Mais il faut préciser que nous nous sommes trouvés face à des Britanniques qui, pour la plupart, sont favorables à la Communauté européenne, mais ne savent que dire à leurs compatriotes. Je pense que ces réunions leur ont apporté une meilleure connaissance de notre mentalité et des arguments leur permettant de mieux convaincre leur entourage. Enfin, des agriculteurs nous ont aidés à mieux comprendre le problème agricole tel qu'il est vu en Grande-Bretagne. Ces journées, qui font suite à la réunion de septembre dans le Kent, auront très probablement pour résultat l'organisation de réunions franco-anglaises dans d'autres villes. Nous espérons que des Britanniques viendront dans le même esprit en France. »

« Qui a besoin de nous ? »

De Scandinavie, de Hollande, d'Allemagne, de France... pourquoi sont-ils venus si nombreux à Tirley Garth, en Angleterre, du 8 au 12 avril derniers ?

Plus de cent jeunes, entre 17 et 25 ans et de treize nationalités différentes, ont passé les journées de Pâques dans cette grande demeure campagnarde du Cheshire.

Rechercher ensemble quelle peut être leur place dans la société actuelle et leur contribution au monde d'aujourd'hui ; découvrir une tâche assez grande pour y atteler leur vie entière : c'était sans doute ce qui avait motivé la venue de beaucoup à Tirley. On y a senti aussi omniprésente le désir de réorienter sa vie en fonction de points de repères fixes, dans un monde où tout semble flotter, ainsi que le besoin de se façonner un roc intérieur sur lequel bâtir son existence jour après jour.

Et il s'en est bâti des rocs à Tirley... sur la base de critères de vie nouvellement acceptés, de décisions fraîches, prises pour mieux vivre à l'école, à l'université, au travail, en famille ! On a aussi cherché à approfondir sa foi personnelle pour mieux sentir qu'on ne chemine pas seul dans la vie et qu'on va quelque part.

L'une des réunions était intitulée *Peurs et Foi*. « J'utilise une trop grande partie de mon temps et de mon énergie à m'apesantir sur mes doutes, mes peurs et mes incertitudes face à l'avenir », a déclaré une étudiante suédoise. « Quand je décide d'obéir, la peur disparaît », a répondu un jeune Allemand, faisant allusion à la fidélité à sa voix intérieure ; l'écoute quotidienne de celle-ci est ressortie, au fil des échanges, comme un facteur essentiel de vision pour l'avenir et de changement dans les vies.

« J'ai besoin des gens du monde entier pour découvrir pour quoi et pour qui je vis »,

avait déclaré, lors d'une première soirée, Francine, du Canada, rentrant d'un séjour au Liban. Au terme de ces journées, on pouvait lui répondre : les gens du monde entier ont besoin de nous, à commencer par ceux de notre famille, notre pays... jusqu'à notre Créateur !

Montpellier : « Plus fort que la violence »

Quatre-vingts personnes, notamment des étudiants de seize nationalités, ont participé, en mars, à Montpellier, à un week-end de réflexion organisé par Mlle Chaurand, professeure à l'École normale. Le thème en était : « Plus fort que la violence ».

Invité d'honneur, le professeur Jamali, ancien premier ministre d'Irak, aujourd'hui professeur à l'université de Tunis, a été présenté au public par M. Delteil, doyen de la Faculté de Théologie protestante de Montpellier, dans les locaux de laquelle se déroulait la rencontre.

Evoquant son expérience d'homme politique à une époque tourmentée de l'histoire de l'Irak, M. Jamali a su faire ressortir l'impact sur sa vie du Réarmement moral et de valeurs plus fortes que la haine et la violence dans lesquelles baignait alors son pays.

L'intervention de M. Jamali a été d'autant plus appréciée qu'un certain climat de violence s'est manifesté récemment dans la communauté musulmane de Montpellier.

L'évêque de Montpellier, Mgr Boffet, était présent à la rencontre et a participé au débat qui a suivi l'exposé de M. Jamali.

Le dimanche, une projection du film *Liberté* a été donnée en présence d'étudiants africains et malgaches. L'échange qui a suivi a porté sur la violence et les moyens de la dépasser.



Portland, derrière laquelle on voit se profiler la silhouette du mont Saint-Helen, le célèbre volcan, a été la première base d'action d'une équipe internationale du Réarmement moral qui parcourt pendant deux mois une partie des Etats-Unis et du Canada. Une rencontre y a eu lieu, puis des membres de l'équipe ont pris la parole lors de différentes manifestations dans la ville, notamment un dialogue sur les rapports entre chrétiens et musulmans.

Suite de la page 11

Sa fille Anna est une chanteuse et une actrice sami bien connue. « Si vous voulez tenir bon et ne pas pleurer quand les gens vous traitent de « diable lapon », dit-elle, il faut se connaître et se comprendre soi-même. » Elle se souvient qu'à l'école on ne

Le cercle de la vie

par le poète sami Hans Ragnar Mathisen

Le cercle de la vie nous inscrit dans l'éternité ;

Le Grand Esprit nous réunit tous.

Il nous a changés,

Non pas pour que nous nous dominions les uns les autres

mais pour que nous nous entraïdions,

non pas pour vendre ou prendre,

ni même pour donner,

mais pour partager.

Écoutons, et la voix du Créateur se fera entendre.

Elle est comme le vent,

elle guérira les peuples qui souffrent.

Nul ne sait d'où elle vient,

ni où elle va.

lui permettait pas de parler sa langue maternelle avec ses camarades samis, ce qui eut pour effet de lui donner honte de son origine. « Je suis d'accord avec mon père, ajoute-t-elle. Il est plus facile de céder que de lutter. Je me suis découverte moi-même et je suis devenue fière de mon peuple. » Elle est maintenant de ceux qui utilisent leurs talents pour faire revivre l'héritage culturel des Samis.

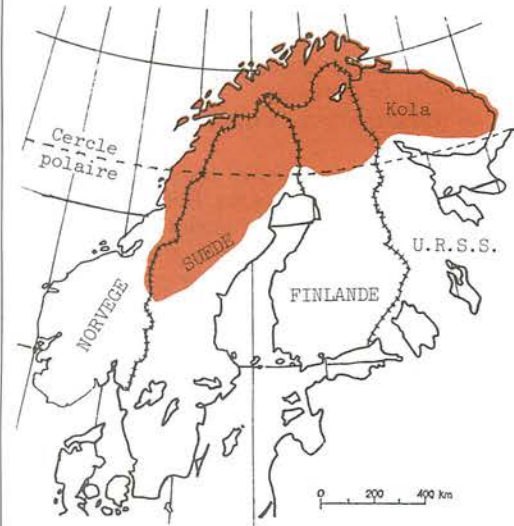
Le professeur Israël Ruong, un vétéran des organisations samis, lui, est plein d'espoir. Il estime que la capacité d'auto-critique des Scandinaves, que ce soit à titre individuel ou collectif, est assez grande pour que les Samis trouvent leur place dans la société. Il estime aussi que les gouvernements nordiques en viendront à admettre officiellement que les Samis sont les premiers habitants de la région, ce qui leur donnerait le droit de s'opposer à certains projets d'exploitation technologique ou commerciale de leurs terres.

Pour d'autres Samis, il ne faut pas non plus oublier la nécessité d'un changement d'attitude au sein même de leur communauté. « Nous devons être crédibles, nous disait l'un d'entre eux. Chaque fois qu'on empiète sur nos terres, nous crions que c'est pour nous une affaire de vie et de mort. Mais cela n'est pas toujours vrai. Alors, quand l'enjeu est grave, plus personne ne nous croit. »

Pour nous, Scandinaves, cette situation est un défi à notre conscience, une mise à l'épreuve de notre démocratie : c'est une

remise en question de notre matérialisme, de notre désir insatiable d'un niveau de vie toujours plus élevé, qui est, en dernière analyse, la cause de l'exploitation et de la destruction des terres samis. En prêtant attention à ce défi, les Scandinaves seraient peut-être amenés à renoncer à leur convoitise. Ils auraient alors beaucoup à apprendre des Samis qui ont toujours su vivre en harmonie avec la nature. Une confiance mutuelle et un travail d'équipe pourraient en résulter, pour le plus grand bien des Samis et des Scandinaves.

Lennart Sjögren



Le domaine des Samis

DANS LA MÊLÉE

La prise de conscience d'un couple anglais

Sortir de la médiocrité

par Eliane Stallybrass

C'est au milieu d'un concert de klaxons dans le trafic londonien qu'une pensée inattendue traversa l'esprit de Marie Embleton : « Ecris une pièce de théâtre basée sur ton expérience et qui soit d'actualité pour ton entourage. » Une fois extraite de son embouteillage, elle se mit immédiatement au travail. En trois jours, la pièce était terminée. Intitulée *Britain 2000*, elle abordait un des problèmes les plus aigus de la société britannique et mettait en scène des familles noires et blanches vivant dans l'Angleterre de l'an 2000.

Quand on écoute Mme Embleton raconter cet événement, qui s'est produit il y a huit ans, on a l'impression qu'elle n'en est toujours pas revenue. Rien ne laissait présumer alors que des milliers de personnes, pendant cinq ans, verraient leur style de vie remis en question par sa pièce, elle qui ne se connaissait aucun talent ni ambition littéraires.

Marie Embleton est très émue. Non seulement elle a fait preuve d'une audace dont elle ne se savait pas capable mais aussi cette pensée (ou cet ordre ?) lui est

apparue comme une manifestation de l'immense bonté du Tout-Puissant : en dépit de la médiocrité dans laquelle elle s'était enfoncée et de toutes les zones d'ombre qui avaient peu à peu recouvert sa vie et celle de son mari. Lui croyait toujours en eux et en leur capacité de se dépasser.

Comme beaucoup d'autres, les Embleton, au moment de leur mariage, s'étaient montrés pleins d'enthousiasme, prêts à servir Dieu et leur prochain avec dévouement et amour ; mais les tracasseries de la vie quotidienne et l'indifférence avaient pris le dessus petit à petit et Don et Marie vivaient repliés sur eux-mêmes, fermant leur porte, le soir, aux interpellations de leur quartier, pour jouir du confort de leur foyer. Or un quartier du sud-est de Londres n'est pas un havre de paix ou de bonheur. Des immigrants d'Afrique, d'Asie et des Antilles s'y côtoient. Beaucoup de bruit, mais aussi beaucoup de solitude, de mal du pays, de difficultés d'adaptation. Les Embleton, eux, regard-

daient la télévision ensemble. mais chacun restait muré dans son monde avec ses blessures, les amertumes accumulées au cours des ans, les secrets qu'on aimerait avouer sans trouver le courage de le faire.

A des milliers de kilomètres de là, aux Etats-Unis, ils ont un ami, un champion de cricket antillais, Conrad Hunte. Il aime la Grande-Bretagne, il aimerait faire quelque chose pour ce pays. Un jour il écrit, durant son moment de méditation matinale, le nom de trois couples anglais avec la consigne de les aider à retrouver la foi. Les Embleton sont du nombre.

De retour à Londres, Conrad Hunte leur rend visite. Mue par une soudaine générosité, Mme Embleton lui offre un lit s'il souhaite passer quelque temps chez eux. Deux semaines plus tard, Conrad s'installe. Un jour, regardant Marie s'activer, il lui demande :

« Aimeriez-vous trouver la paix intérieure ? »

— Oui », répond-elle, laissant pour une fois tomber son masque. Elle ressent alors un intense besoin de lâcher les rênes, de repartir à zéro. Ce jour-là, elle fait une de ces expériences si merveilleuses qu'on aimerait la transmettre à tout le monde mais si intime et profonde qu'on ne trouve pas les mots pour le faire. C'est comme si le Christ était entré, accordant son pardon et renouvelant son amour.

Une troupe multiraciale

C'est le lendemain que l'idée d'écrire une pièce s'implante dans l'esprit de Marie.

Une fois la pièce terminée, Mary, la fille des Embleton, invite trois camarades d'école antillaises et leurs parents à une lecture. A la fin, le père demande : « Comment savez-vous tant de choses sur notre peuple ? » Et toute la famille offre de participer aux futures représentations. La troupe se composera désormais de huit Antillais, d'un Africain, d'un avocat indien et sa femme et des trois Embleton.

Oh, ce n'est pas une pièce écrite pour satisfaire les critiques cyniques du West-End ! Le message est direct, tel qu'il a été vécu. Partout où des gens essaient de rendre plus humaine la société multiraciale qui est en train d'émerger en Angleterre, on fait appel à eux. Pendant cinq ans, la troupe sillonne le pays, au rythme d'un week-end par mois. Chacun y va de sa poche pour couvrir les frais.

Un soir, après une représentation, un ménage indien s'approche des Embleton. Originaires du nord de l'Inde, l'homme et la femme travaillent dur pour acheter un tracteur pour leur village. Mais ils se sentent seuls. Ils ont parfois invité des gens qui ne sont pas venus. Au pays, ils



*Don et Marie
Embleton
photographiés
au
Zimbabwe*

ont l'habitude de se retrouver tous ensemble autour du puits et d'échanger fraternellement. Les Embleton les invitent, ils passent une soirée à bavarder, à méditer en silence et, à la fin, leur nouvel ami leur avoue : « Pour la première fois, je me sens bien en Grande-Bretagne. Ici, c'est comme autour du puits chez nous. »

« Quand on sent qu'on a été pardonné, explique Marie, on a envie d'aimer les autres. » Et Don ajoute : « Autrefois, on ne remarquait même pas les gens dans la rue. Nous avons commencé à les connaître et à les comprendre. Par exemple, nos deux familles avaient connu le chômage, alors nous étions peut-être plus sensibles que d'autres à ce problème. Peu à peu, les épines que certains avaient laissé s'enfoncer profondément ont commencé à sortir. Et moi qui avait cru qu'il n'y avait que les Anglais pour camoufler si bien leurs sentiments ! »

Dans leur quartier aussi, on commence à s'intéresser aux Embleton. Ceux-ci décident d'ouvrir leur porte aux voisins, les encourageant à venir « à n'importe quel moment ». Un dimanche après-midi, deux Indiennes arrivent à l'heure du thé sans avoir été invitées. C'est seulement plus tard que Marie et Don découvrent que c'était une mise à l'épreuve : on voulait tester la sincérité de leur offre.

Le cercle s'agrandit

En même temps que les liens se resserrent, leurs amis immigrés s'enhardissent à dire ce qu'ils pensent : « Pourquoi êtes-vous toujours si guindés ? Pourquoi êtes-vous toujours assis sur le bord de vos chaises ? » Ou d'autres fois, quand les circonstances le justifient : « Pourquoi êtes-vous de mauvaise humeur ? »

Ainsi, le cercle s'agrandit autour des Embleton. Souvent, il s'agit simplement d'aider certains à s'intégrer. Gratuitement. Grande est leur surprise quand ils apprennent qu'une des familles africaines dont ils se sont beaucoup occupés est rappelée au

pays où le père se retrouve membre du gouvernement !

C'est au Zimbabwe que j'ai rencontré Don et Marie.

Une année avant de prendre sa retraite, Don Embleton, qui est expert-comptable, ne peut pas accepter l'idée qu'il n'aura plus rien d'autre à faire que de cultiver son jardin. Lui et sa femme avaient séjourné en Afrique et la conviction s'installe en eux qu'ils sont appelés à y retourner. C'est l'époque où l'on parle beaucoup du Zimbabwe et des changements qui s'y sont produits. Beaucoup d'ex-Rhodésiens ne peuvent pas s'y adapter et quittent le pays, laissant vacants de nombreux emplois indispensables à la bonne marche du pays.

Obéissance

Un ami britannique écrit à leur sujet à une de ses connaissances au Zimbabwe. Deux semaines plus tard, Don reçoit une offre : une société fiduciaire s'occupant des comptes de petites entreprises et d'exploitations agricoles cherche un directeur pour son service comptable. Le travail inclut la formation de jeunes apprentis dans toutes les succursales du pays. Don est ravi, c'est exactement ce qu'il souhaitait. Le temps de trouver un locataire pour leur maison, de régler les questions de visas et les voilà partis, pour une période indéterminée. Cette décision surprendra, choquera ou réjouira : de nombreux blancs ont peur de ce qu'ils risquent de perdre s'ils jouent le jeu de la nouvelle démocratie. Par milliers, ils quittent le pays pour l'Afrique du Sud, le Canada ou l'Australie. Les Embleton ne sont ni utopiques ni aveugles. Ils voient quotidiennement les énormes problèmes économiques et sociaux auxquels le pays doit faire face. Leur objectif n'est ni le confort ni la sécurité ni le succès, mais l'obéissance. Et comme cette obéissance a été à l'origine des événements les plus passionnants et les plus satisfaisants de leur vie, ils continuent...

Souffrance et créativité

Le plus récent ouvrage de Paul Tournier

Fort de sa longue pratique de « médecine de la personne », le docteur Paul Tournier, qui n'a jamais voulu devenir spécialiste car il se sentait appelé à guérir les âmes, toute la personne, autant que les corps, aborde avec son dernier ouvrage le lourd et éternel problème de la souffrance (1). Le médecin comme le profane, celui qui souffre comme celui qui voit les autres souffrir, aura quelque chose à tirer de ce petit livre où l'on retrouve à chaque page une foison de souvenirs autobiographiques, de notes de lecture ou de remarques qui sonnent comme les maximes d'un moraliste de bon aloi.

Le livre débute sur une constatation statistique qui a beaucoup intrigué Paul Tournier : de nombreux génies et grands hommes, tout au long de l'histoire, et dans tous les domaines (politique, littérature, religion) étaient des orphelins que le manque d'affection a propulsés dans une vie particulièrement créatrice, comme si l'insécurité affective de l'enfance avait facilité la volonté de puissance de l'adulte. Ce qui conduit Tournier, orphelin lui-même, à s'interroger sur tous les manques dans nos vies d'hommes et sur leur influence sur nos destinées, puis à poser la question du prétendu bien-fondé de la souffrance et de l'épreuve.

Comme une boule de billard

Se refusant à aborder de front le problème corollaire du mal, dont il se contente de dire qu'il est « mélangé au bien » sans qu'il y ait confusion, et que le bien reste « cause du bien, le mal cause du mal », Tournier est catégorique sur un point : il y a une relation entre le manque, qu'il appelle aussi « processus de deuil », et la créativité. « Le piège, ajoute-t-il, c'est de confondre relation et cause et d'attribuer dès lors une vertu bénéfique à la souffrance. »

Car la vie ne peut pas ne pas être un mélange de privilèges et de manques. Et c'est l'amour qui fait la différence : « Des manques sans le secours de l'amour, c'est la catastrophe. Mais des privilèges sans beaucoup de manques, c'est la régression. Ce qui est fécond, c'est justement le mélange. »

Tournier puise alors dans son expé-

rience de praticien pour souligner le double enjeu de la souffrance : le malade doit guérir, bien sûr, il doit aussi trouver, par sa souffrance, une « maturation personnelle », car l'épreuve a provoqué en lui une « brutale confrontation avec les problèmes existentiels. »

Le manque peut donc conduire à une frustration comme à une créativité nouvelle, à une progression. Ce qui compte, c'est notre *réaction* à la souffrance ; sera-t-elle destructrice ou créatrice ? Rejetant le « principe du plaisir » cher à Freud, Tournier préfère l'autre réalité freudienne de la sublimation, car il croit à l'énergie psychique qui est en nous, qui se heurte à une réalité douloureuse et repart dans une autre direction comme une boule de billard. Le rebord sur lequel la boule bute pour trouver une nouvelle trajectoire, c'est le manque.

Colère et acceptation

Dans le processus qui, de l'épreuve, conduit à la créativité et à la maturation, Tournier distingue trois attitudes : la colère, le courage et l'acceptation.

« On ne parvient à l'acceptation qu'à travers la colère, au-delà de la colère », remarque-t-il.

Car il s'agit, à propos de la souffrance, et comme le disait un malade, de « lui rentrer dedans », dans le double sens de cette expression vigoureuse qui donne une portée nouvelle à la notion d'acceptation.

Et Tournier d'évoquer au passage la « tension entre le oui et le non », source de révolte et d'acceptation, qui caractérise notre destin d'homme, de rappeler que le Christ sur la croix a dit un non (« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? ») et un oui (« Père, je remets mon esprit entre tes mains »). Tournier reprend ensuite à son compte, pour lui donner un sens bien plus profond, l'expression « travail de deuil », pour parler de l'acceptation chrétienne, et préciser que « la foi religieuse est la source la plus puissante d'une acceptation profonde », quand le oui à la souffrance devient le oui à Dieu.

Quant au courage, on en voit le modèle chez les infirmes et les handicapés, souvent plus joyeux que les autres, parce que leur vie exige un courage permanent. Or,

souligne Tournier, « comme le courage appartient à l'économie spirituelle, plus on en dépense, plus on en a ». Car le plaisir de vivre « tient plus à lutter qu'à posséder ». Il y a aussi le courage à donner à celui qui souffre, un courage qui ne s'exprime pas, mais se communique par contagion. L'auteur cite le courage dont a fait preuve Frank Buchman, fondateur des Groupes d'Oxford et du Réarmement moral. Quand celui-ci a reconnu ses fautes dans un conflit et a demandé pardon, cela a débouché sur la création d'un vaste mouvement spirituel. « Ce n'est pas l'épreuve elle-même de Frank Buchman qui a déclenché ce torrent de créativité, mais sa réponse courageuse à l'épreuve. »

« Si la souffrance n'est pas créatrice, conclut Tournier, on n'est guère créatif sans souffrir. Ce n'est pas la souffrance qui fait grandir, mais on ne grandit pas sans souffrance. »

La perturbation inattendue

Avant de clore, Tournier tente une explication plus en profondeur de cette réalité et dresse un parallèle avec la théorie du « bruit » avancée par le généticien, cette perturbation aléatoire le long de la chaîne génétique, cet événement inattendu qui modifie l'information transmise par les cellules et qui provoque une mutation. Pour Tournier, l'épreuve, le manque, pourraient de la même façon stimuler en nous une nouvelle organisation de notre être. D'où le danger qu'il y a à vouloir toujours faire du « sans faute », du perfectionnisme, qui empêche ces événements inattendus de se produire. Après tout, c'est par nos fautes que nous nous développons. D'où, aussi, cette attitude devant le mal : c'est comme si Dieu « récupérerait », pour notre salut, la perturbation aléatoire qu'est le mal.

La souffrance peut donc être « ce coup dans la vie qui fait que la routine s'envole et que nous tâtonnons comme un enfant ». La créativité est là, don de Dieu, et elle éclate à la faveur d'un manque. Il faut casser la coquille (attention : sans l'écraser !) pour parvenir à la graine et à l'éclosion d'une vie nouvelle.

Au-delà des principes de plaisir et de réalité chers aux psychanalystes, Tournier voit une troisième force dans la vie des hommes : l'appel divin, qui conduit à de tout autres renoncements, à une autre sublimation, jusqu'aux manques résolument acceptés par un François d'Assise ou un Bouddha.

Un livre où il est beaucoup question de souffrance, de maladie, de mort, mais qui est avant tout une leçon de vie.

Philippe Lasserre

(1) Paul Tournier *Face à la souffrance*. Labor et Fides, 1981.



LA VOIE DE L'INDEPENDANCE ENERGETIQUE.

Demain, 85% des transports
marchandises seront assurés
en traction électrique, sans avoir
recours au pétrole, grâce à l'énergie
des centrales hydroélectriques et
thermiques (nucléaire et charbon).

SNCF